

pentier, menuisier. Je voudrais qu'on donnât aux jeunes gens quelques notions d'architecture, moins pour leur apprendre à reconnaître les ordres et à comprendre les termes de l'art que pour graver dans leur imagination les principaux types de l'habitation humaine, depuis la grotte des troglodytes et la hutte du sauvage jusqu'aux palais anciens et modernes. On leur dirait comment le climat et les matériaux influent sur la construction des maisons, comment les uns combattent surtout le froid et les autres le soleil, comment on emploie le bois dans les forêts du Nord, le granit au pied des montagnes, la brique dans les plaines, ici le bambou, ailleurs la pierre de taille et le marbre. L'architecture ainsi comprise se prête à merveille à la démonstration de cette vérité que la logique est l'aînée de la fantaisie, que la diversité prodigieuse de nos œuvres tient plus encore à la différence de nos conditions d'existence et de nos besoins qu'à celle de nos esprits, et que le beau n'est que le couronnement de l'utile.

Ne dites pas que ce sont là des notions trop spéciales, ou peu accessibles à l'enfance. Quoi de plus général, de plus philosophique que ce coup

d'œil jeté sur l'aspect extérieur de la vie des nations? Quoi de plus intéressant, même pour les jeunes intelligences, que ce tableau de la civilisation à tous ses degrés, que ce voyage autour du monde, repris sous différentes formes? Celui qui s'est rendu familières toutes les catégories de l'activité humaine n'est-il pas aussi instruit, aussi cultivé que celui qui a employé de longues années à résoudre des énigmes grammaticales et à peser dans une balance de toiles d'araignée le mérite des auteurs grecs ou latins? Notre éducation classique nous apprend trop à connaître les passions de l'homme, trop peu à connaître ses travaux, qui méritent tout autant d'exciter notre sympathie et notre émulation. On nous présente la vie comme un roman dont l'intérêt est la gloire; mieux vaudrait nous la faire envisager comme une histoire dont l'intérêt est le progrès. Je parle d'histoire, et c'est la géographie qui nous occupe. Mais la géographie bien comprise, c'est l'histoire embrassée d'un regard comme dans un panorama. Chaque groupe de peuples marque une époque de l'humanité; l'inégalité du développement des races met à nu les assises de la civilisation, comme les plisse-

ments et les déchirures du sol étalent au jour les couches superposées de l'écorce terrestre, comme l'échelle des êtres vivants raconte, selon l'hypothèse darwinienne, l'évolution d'où est née notre espèce.

Nous arrivons enfin à la géographie telle qu'on nous l'enseignait autrefois, et qui comprend toute une série de chapitres sur les différentes parties du monde et les différents États qui se partagent le globe. Ici la mémoire joue un plus grand rôle que la raison et l'imagination ; il faut graver dans l'esprit des formes, des noms et des chiffres. Mais un maître habile se gardera des énumérations sèches et des catalogues ennuyeux. Il n'abusera pas non plus, nous l'avons dit, de ces travaux cartographiques qui prennent aux élèves un temps précieux, et les occupent beaucoup pour les instruire peu. Il tempérera, par des descriptions pittoresques et des digressions piquantes, l'aridité des notions qui forment le squelette de la science. Un professeur qui ne serait pas gêné par la rigueur des programmes pourrait renverser l'ordre logique des leçons, briser la chaîne des idées, mêler dans une confusion apparente la synthèse et l'analyse, la géographie

générale et la géographie spéciale. Car le plan que nous avons indiqué a un défaut manifeste ; la partie du cours qui s'adresse à la mémoire ne vient qu'en dernier lieu, et la mémoire des élèves est d'autant plus docile qu'ils sont plus jeunes. La théorie des formations géologiques, des saisons, des climats, s'adresse à des esprits plus mûrs, impose un plus grand effort d'intelligence que la liste des cours d'eau, des provinces et des villes. Aussi sera-t-il bon de s'y prendre à deux fois pour enseigner la géographie. Dans les basses classes, on joindrait seulement aux noms propres des détails amusants, des récits de voyages et de découvertes ; plus tard on replacerait l'édifice sur sa base ; on assignerait aux diverses parties de la science la place qu'elles doivent occuper dans l'esprit de l'homme fait. Rien ne nous oblige à prescrire d'avance une méthode uniforme ; les règles d'une bonne pédagogie sont autre chose que les lois de la déduction philosophique.

Ces pays que nous avons décrits, ces peuples que nous avons vus vivre et agir dans leurs domaines, ne demeurent point isolés. Les hommes vont sans cesse d'une contrée à l'autre, pour

changer de séjour, pour se distraire, pour s'instruire, pour transporter des marchandises. L'univers est un grand corps qui a sa circulation et ses artères. L'étude des migrations et [des échanges achève la géographie. Plus la civilisation fait de progrès, plus le monde nous apparaît comme un vaste atelier. Autrefois chaque région se suffisait à elle-même ; un petit nombre de produits traversait les continents et les mers ; le commerce ne fournissait qu'au luxe. Aujourd'hui les objets les plus nécessaires à la vie, le blé, le coton, la laine, nous allons les chercher jusqu'aux antipodes. Le plus pauvre de nos ouvriers ou de nos paysans met à contribution, pour se nourrir et s'habiller, l'Inde, l'Amérique, l'Australie. Ses souliers sont faits avec le cuir de la Plata, son linge et ses vêtements avec le coton des États-Unis, la laine de la Nouvelle-Galles, le chanvre de la Russie ; il sucre son café du Brésil avec le jus cristallisé des cannes de Java. Le lard qui assaisonne sa modeste pitance vient peut-être de Cincinnati ; le blé dont est fait son pain arrive d'Odessa, de Chicago ou de Bombay ; il s'éclaire avec le pétrole de la Pensylvanie ou l'arachide du Sénégal. En dépit des so-

phismes et des jalousies nationales, nous usons chaque jour davantage des produits étrangers ; si nous ne produisons chaque jour davantage pour l'étranger, c'est un symptôme de crise ou de décadence. La division du travail, qui a commencé dans la famille aux époques primitives, s'est graduellement étendue à la tribu, à la cité, à la province, à la nation ; elle s'étend désormais à l'humanité. La vapeur donne à notre espèce un appareil circulatoire général, comme l'électricité lui fournit un système nerveux. Les lois économiques, en vain contrariées par des intérêts égoïstes et suspendues par des précautions nuisibles, font dépendre, au moins en partie, l'activité et la prospérité de chacun de l'activité et de la prospérité de tous. Le commerce international rend tous les peuples solidaires, sans affaiblir leur responsabilité particulière ; nous continuons à conquérir notre part personnelle de jouissances et de richesses, mais dans un fond de plus en plus commun.

A la mobilité croissante des produits doit correspondre la mobilité des hommes. La migration des Huns et la grande invasion germanique ont déplacé moins d'êtres humains que le défri-

chement des États-Unis et la mise en valeur des pâturages australiens. Telle compagnie de paquebots transporte plus de colons qu'Attila n'a remué de barbares ; le chemin de fer du Nord amène plus de Belges en France que Clovis n'a conduit de Francs-Saliens dans les Gaules. La fécondité de certaines races, n'étant plus entravée par la guerre, la famine et le désordre, les contraint de lancer dans le monde leurs essaims pacifiques. Le jour approche peut-être où l'offre et la demande du travail, comme l'offre et la demande des marchandises, tendront à s'équilibrer à travers des milliers de lieues de distance, où les ouvriers se porteront en foule d'un État, d'un continent vers l'autre, comme ils se portent déjà des campagnes vers les villes. Il appartient à la géographie, telle que nous l'entendons, de nous faire connaître la direction et la force des courants actuels, qui deviendront des torrents, et qui dès maintenant suffisent à mêler les peuples, à en créer de nouveaux, à faire osciller le centre de gravité de la masse humaine.

Ainsi la géographie, cette science naguère dédaignée, qui a conquis malaisément une place modeste à la suite et sous le couvert de l'histoire,

nous apparaît comme la maîtresse branche de l'enseignement secondaire. C'est elle qui hériterait de la plus grande partie du temps et du travail que laisserait vacants l'abandon des langues mortes. On jugera s'il y a quelque chimère dans ce vaste programme, si nous avons quelque chose à gagner à un changement si complet. Du moins, on ne saurait contester que le vide est comblé.